

Du côté de la nouvelle

Un lourd secret

un nouvelle de Gaétane de Montreuil



La grande salle de l'opéra, à San-Francisco, était remplie de spectateurs impatients d'entendre la merveilleuse cantatrice qui, tout l'hiver, avait parcouru les États-Unis, en une marche triomphale de succès toujours croissants et d'admiration sans cesse grandissante.

Sur les affiches, on la nommait Lucia Damora. Cela donnait à sa renommée une petite allure italienne qui seyait bien à sa physionomie de brunette alerte et pimpante. Cependant, un journal qui voulait paraître mieux renseigné que les autres, avait dit que cette nouvelle étoile du ciel artistique était une Canadienne-française émigrée aux États-Unis, qu'un imprésario américain l'avait découverte et lancée. Cette nouvelle très propre à satisfaire la vanité américaine, n'avait été

relevée ni contredite par personne.

Et deux hommes que la renommée de l'artiste avaient attirés à l'Opéra, le soir de la première représentation, ne manquèrent pas de saisir un excellent prétexte de s'approcher d'elle.

Au moment où Lucia Damora allait sortir de la scène, au dernier acte, de deux loges situées l'une au-dessus de l'autre, partirent d'énormes gerbes de fleurs, qui vinrent tomber à ses pieds. Elle les releva et vit, attachée à chacune et bien en évidence, une carte de visite portant un nom canadien-français. Surprise et charmée, la jeune fille leva la tête et aperçut deux jeunes gens qui, se tenant debout pour attirer son attention, la saluèrent avec courtoisie. Ils étaient tous deux d'allure distinguée, et cela sembla tout naturel à l'artiste que dans cette contrée étrangère, des compatriotes voulussent lui témoigner particulièrement leur sympathie et leur admiration.

Elle leur sourit en rendant le salut.

Le lendemain, après déjeuner, elle ne fut nullement surprise que Pierre Nanterre se fit annoncer et que Julien Carteau se présentât à son tour. Elle les reçut sans étonnement. Mais les deux hommes, en s'apercevant, eurent un regard de stupeur aussitôt réprimé. Lucia ne remarqua pas l'ombre fugitive qui avait assombri le regard de ses visiteurs et fut enchantée

de leur amabilité. Tous deux semblaient de grands amateurs de musique et cela les mit immédiatement sur un terrain sympathique. On causa d'art et de théâtre. La cantatrice, qui avait jugé à propos d'entrer dans sa gloire naissante sous le voile d'un pseudonyme devait avoir ses raisons pour ne pas se raconter, et elle sut gré à ses nouveaux amis de leur discrétion. Après avoir simplement dit qu'ils étaient Canadiens-français, pour expliquer leur démarche, ils ne parlèrent plus du Canada et ne posèrent point de question.

Lucia était à San-Francisco pour une saison et elle prit plaisir à revoir ses compatriotes, pour qui elle semblait avoir une sympathie marquée. La jeune artiste était d'une sagesse indiscutée et si elle montrait enfin une préférence, on pouvait croire que son coeur était sérieusement pris. Elle le pensait peut-être aussi, mais si la douceur tolérante de Pierre avait pour elle un charme irrésistible, elle subissait le mystérieux empire du caractère dominateur et volontaire de Julien.

Lorsqu'elle voyait Pierre se plier sans conteste à ses moindres caprices, elle avait comme un regret douloureux de l'avoir contristé ; mais quand Julien, sans paraître s'en rendre compte, imposait sa volonté, elle éprouvait une étrange volupté à sentir son âme réfractaire briser en quelque sorte, ses efforts sur cette muraille invincible d'énergie.

Les deux jeunes gens, tout en visitant fréquemment la prima donna, ne s'étaient plus rencontrés chez elle, et par une réserve bien explicable, elle n'avait point parlé de l'un à l'autre ; de sorte que chacun avait pu facilement s'imaginer qu'il était seul à avoir continué les relations sympathiques avec la chanteuse.

La saison était finie et Lucia allait partir. Elle était cet après-midi, occupée à mettre certains papiers en ordre, lorsque Julien arriva. Après quelques instants de conversation, et sans aucun préambule, il lui dit : « Lucia, vous ne partirez pas.

– Mais, je m'en vais remplir un engagement, répondit-elle comme plaidant devant un juge.

– Fi de l'engagement, je viens vous en proposer un autre. Je vous aime et je veux que vous soyez ma femme. Je suis venu pour vous dire cela. »

Lucia restait hésitante tandis que Julien tenant sa main, la pressait de répondre.

Elle venait d'apercevoir Pierre, qui était entré sans être annoncé et avait tout entendu.

Blanc comme un marbre, il marcha vers la jeune fille et lui tendant la main, il dit, en s'efforçant d'affermir sa voix qui trahissait une grande émotion : « Pardonnez-moi d'arriver en un moment si importun, mais puisque j'ai involontairement entendu l'aveu de M. Carteau et que son secret se trouve à ma merci, – il

appuya intentionnellement sur le mot en regardant Julien d'une façon singulière, – je le prie d'attendre votre réponse jusqu'à demain et de vous permettre d'accorder encore tout un jour à l'amitié.

– J'attendrai, répliqua Julien, pourvu que personne ne profite de ma complaisance pour se poser en rival et mettre des obstacles à mon rêve le plus doux. »

Il avait débité cela avec une bonhomie affectée qui sonnait faux, mais Pierre ne relevant pas l'insinuation, semblait avoir repris toute l'aisance de ses manières et causa naturellement jusqu'au moment où Julien prit congé.

Alors, il se leva et partit en même temps que lui.

Lorsque tous deux furent rendus dehors, Pierre changea subitement d'attitude. Posant sa main sur le bras de son compagnon, il dit les dents serrées par la colère : « Julien, je te défends de reparaître chez Lucia. Tu ne peux pas être le mari de cette honnête enfant et tu le sais bien, misérable. Mais si tu t'obstines dans tes projets matrimoniaux, je saurai y mettre obstacle. Ne me pousse point à bout.

– Ah ! ricana Julien, tu mets tes cartes sur la table, mais tu es bien trop naïf si tu crois que je vais m'effacer docilement pour te permettre d'épouser la femme que j'aime, et qui m'aime », ajouta-t-il avec assurance.

En entendant cette déclaration, le visage de Pierre

avait pris une expression tragique : « Lucia t'a-t-elle jamais dit qu'elle t'aimait ? demanda-t-il avec un accent d'inquiétude, qui n'échappa pas à Julien.

– Ah ! cela te tourne le sang de penser que je suis le préféré. Pauvre fou, ignores-tu que ce n'est pas toujours quand une femme dit : “Je t'aime”, qu'il faut le plus croire à son affection. Lucia, malgré ses vingt ans et ses immenses succès, est restée une enfant timide qui ne connaît pas son propre coeur. Mais ses hésitations, ses réticences m'ont depuis longtemps révélé ce qu'elle ne m'a pas encore dit.

– Ignoble fat », murmura Pierre.

Julien ne lui donna pas le temps de rien ajouter : « Ne te mêle pas de mes affaires, lui souffla-t-il dans le visage avec rage, j'aime Lucia, je la veux et je l'aurai. Tu m'entends ?

– Eh bien, non, je ne laisserai pas ce forfait s'accomplir, dit Pierre sans paraître entendre les menaces voilées de son interlocuteur. Je dirai tout à Lucia et si elle veut après cela devenir ta femme, je pourrai, du moins sans remords, la voir malheureuse.

– Et tu penses qu'elle te croira, répliqua Julien sur le ton de la plus entière confiance en soi ; je lui dirai que tu me calomnies par jalousie et elle te chassera, elle te méprisera. Dans quelques jours elle sera ma femme et, alors, je saurai bien la soustraire à tes indiscretions. »

Son visage avait une expression diabolique en parlant ainsi. Pierre ne put s'empêcher de frémir, mais il répondit : « Ce soir même, j'irai trouver Lucia et lui dire ce qu'elle doit savoir. »

Et les deux hommes se tournèrent le dos, chacun allant de son côté.

Quelques heures plus tard, ils se retrouvèrent chez la cantatrice. Pierre fut le premier rendu et attendit Julien. Celui-ci, en arrivant, lui lança un regard de défi et dit à Lucia : « Monsieur Nanterre a eu tout le temps de vous faire sa cour, je le prie de m'excuser si je vous enlève, mais mon auto est en bas qui nous attend. Venez, la température est idéale ; un poète dirait peut-être que la nature est en fête pour célébrer nos fiançailles.

– Julien, dit Pierre avec détermination, j'avais espéré, après notre conversation, que tu ne me mettrais pas dans l'horrible nécessité de te dénoncer. Je t'ai épargné une fois, mon frère, pour ne pas causer à notre mère un chagrin qui l'aurait tuée, mais maintenant qu'elle n'est plus, je ne laisserai pas s'accomplir l'union que tu médites.

– Tais-toi, exécration fou », hurla Julien en marchant vers lui le poing levé. Il avait alors une expression si cruelle que la cantatrice en eut peur ; elle recula en le regardant et, instinctivement, se rapprocha de Pierre. Ce geste involontaire et l'expression de stupeur, qu'il lut

sur le visage de Lucia acheva d'exaspérer Julien. Il sortit un revolver et la face crispée, il cria : « Tu ne parleras pas. »

Il déchargea son arme sur Pierre qui chancela, et s'enfuit comme un fou, tandis que les domestiques, attirés par le bruit de l'arme, accouraient de toutes parts. Le pauvre garçon n'était que légèrement blessé, heureusement, et il leur expliqua qu'il n'y avait là qu'un accident qu'il avait lui-même causé en examinant une arme.

Étonnée de la protection qu'il semblait vouloir donner à son assaillant, Lucia pressa Pierre de lui expliquer le mystère de cette tragédie.

« Vous avez le droit de tout savoir et je vais tout vous dire, quoiqu'il m'en coûte, répondit-il avec tristesse. Vous allez me mépriser et me haïr, ce sera ma punition pour la complicité involontaire que j'ai prise dans l'horrible drame que je vais vous raconter :

« Il y a sept ans, j'étais employé de banque dans une petite ville du Canada. Je n'avais que vingt ans, mais trois années de service m'avaient déjà gagné la confiance et l'estime de mes chefs.

« Comme il arrive souvent dans ces villes naissantes, la maison de banque était un peu isolée et l'on avait aménagé au-dessus des bureaux un petit appartement que j'habitais seul, remplissant ainsi, en

plus de ma tâche quotidienne, la fonction de gardien de nuit. Mes parents demeuraient à trois milles et j'allais souvent les visiter, après mes heures de travail. J'aimais particulièrement mon frère, Julien, le fils que ma mère avait eu d'un premier mariage, et qui était mon aîné de trois ans.

« J'étais d'un caractère timide et doux, lui était tout le contraire. Son ambition inconsidérée lui donnait des idées extravagantes dont je me moquais. Il me traitait alors de sentimental et me prédisait un avenir terne de petit fonctionnaire de village.

« Il venait d'être reçu médecin et ma mère qui l'adorait, avait voulu qu'il s'établît auprès d'elle. Il avait consenti en rechignant, mais la vie d'un médecin de campagne n'accommodait pas ses rêves de fortune. Il s'en plaignait à moi, lorsque nous étions seuls, et terminait toujours ses jérémiades en me disant : "Pierre, je ne veux pas passer ma vie à peiner en regardant avec dépit vivre ceux qui ont de l'argent. Je veux ma part de jouissance en ce monde."

« Moi, j'étais content de mon sort et je comprenais difficilement qu'il ne fût pas heureux.

« Un soir, il vint me voir et, dépliant un journal qu'il avait apporté, il m'y fit lire le récit d'un vol qui avait eu lieu aux États-Unis. D'audacieux voleurs étaient entrés dans une banque et s'étaient emparés d'une somme

immense. La police n'avait pas été capable de retrouver les bandits.

« “Tu vois comme c'est facile de devenir riche, quand on n'a pas peur”, me dit Julien en manière de commentaires.

« Je lui répondis : “Oui, mais cette richesse-là finit toujours par conduire son possesseur au pénitencier, sinon au gibet. Mieux vaut l'honnête aisance ou la médiocrité avec le repos de la conscience, que la fortune avec la constante appréhension de la justice, la perspective de la prison, sans compter le remords que tout honnête homme éprouve à sortir de la voie droite.

« – Beau moraliste, fit mon frère d'un ton dédaigneux, j'étais venu pour te proposer une bonne affaire, mais je vois bien que tu es trop niais. » Puis il s'en alla, fâché.

« Le lendemain, j'allai voir mes parents, mais ma mère me dit que Julien était en ville pour la journée. Je m'en retournai de bonne heure, après souper parce qu'il faisait un temps affreux.

« Vers une heure, j'étais au lit, écoutant le tonnerre qui éclatait avec fracas et la pluie qui tombait à torrent.

« Tout à coup, la porte de ma chambre s'ouvrit et je vis entrer un homme masqué qui se jeta sur moi et me mit une serviette imbibée de chloroforme sur la bouche.

« En me défendant, je lui arrachai son masque et

tombai inconscient sur mon lit.

« Quand je revins à moi, il faisait grand jour et j'étais entouré de plusieurs personnes qui me prodiguaient des soins. Parmi elles, il y avait un directeur de la banque, deux hommes de la police et trois médecins, dont l'un était mon frère.

« Julien était pâle et nerveux. Il m'expliqua qu'il avait été prévenu de l'attentat dont j'avais été victime et qu'il était accouru.

« Lorsqu'on m'interrogea, à l'enquête, je répondis simplement que l'homme qui était entré dans ma chambre était masqué et ne m'avait point parlé, ce qui était très vrai.

« La police chercha sans retrouver le voleur, qui avait emporté une fortune.

« Je conservai mon emploi à la banque et Julien continua quelque temps sa vie modeste de médecin de campagne ; mais trois mois plus tard, il partit pour les États-Unis malgré les supplications de notre mère.

« Je n'eus plus de ses nouvelles que par les lettres qu'il adressait à la chère femme. Il ne mentionnait d'ailleurs jamais mon nom et moi j'évitais de parler de lui.

« Le lendemain du vol à la banque, on trouva dans le bois de Saint-Caprice un homme assassiné. L'enquête révéla que c'était un brave cultivateur allant

chez un de ses parents qui était mourant dans la paroisse voisine. Il avait été appelé en hâte et avait pris ce chemin de raccourci qui traversait le bois. On soupçonna l'un de ses voisins avec qui il s'était querellé peu de temps auparavant et qui, dans sa colère, l'avait menacé de représailles. Mais faute de preuves, cet homme fut relâché »

À cet endroit du récit, Lucia, qui avait écouté avec une visible émotion, porta la main à son coeur et murmura : « Mon père, mon pauvre père !

– Quoi ! s'écria Pierre, cet homme assassiné, c'était votre père ?

– Non, soupira la jeune fille, c'est mon pauvre père qu'on accusa et qui porta toute sa vie l'horrible souffrance, l'accablante torture de se savoir soupçonné. Il en est mort. Et moi, sa fille, pour échapper à l'héritage de cette honte imméritée, j'ai dû abandonner son nom. »

Subitement, elle se redressa, le front rayonnant. « Vous m'aidez à réhabiliter la mémoire de mon père ! Je pourrai alors reprendre avec fierté le nom modeste qu'il a su garder sans tache. Vous m'aidez, n'est-ce pas que vous m'aidez ?... »

Pierre avait baissé la tête et soudain Lucia vit qu'il pleurait.

« Ô mon ami, qu'avez-vous ? » demanda-t-elle.

Et d'une voix brisée, le jeune homme reprit :

« Lucia, vous ne savez que la moitié de mon secret et ce n'est pas la plus horrible ; mais je dois tout vous dire : Auprès de l'homme assassiné, on avait trouvé un bouton de manchette brisé. Ce faible indice ne put rien révéler à la police, mais moi en lisant la description de ce bouton de manchette, je reconnus l'un de ceux que j'avais donnés à mon frère deux jours auparavant.

« Un horrible soupçon glaça mon sang, mais espérant pouvoir me tromper encore je demandai à Julien pourquoi il ne portait plus ces boutons. Il me regarda d'un air inquiet et méchant. “Tu en as perdu un ?” lui dis-je, le coeur serré.

« Et d'un ton brutal, hélas, il me répondit : “Eh bien ! oui, j'en ai perdu un et si tu veux me voir pendre et faire mourir notre mère de chagrin va-t-en parler de ce bouton de manchette.”

« Et je me suis tu, bégaya Pierre, qui avait de la peine à parler, tant son coeur était gros de larmes. Vous serez la première à qui j'aurai avoué que l'homme à qui j'avais arraché son masque dans ma petite chambre de la banque, c'était mon frère Julien.

– Oh, je comprends, fit Lucia, je comprends et c'est horrible ; comme vous devez souffrir.

– Ah, c'est un supplice de damné que de porter ainsi la désillusion et le mensonge dans son âme. Vous devez

me mépriser, Lucia, maintenant que vous savez quelle part, involontaire il est vrai, j'ai prise dans ce drame honteux. »

À ce moment, un domestique entra, essoufflé, sans attendre qu'on lui eût répondu et raconta tout d'une haleine que l'auto de M. Carteau venait de capoter, alors qu'il tournait le coin de la rue à une allure folle, que ce monsieur avait été retiré de dessous la machine mortellement blessé, qu'il avait été rapporté à l'hôtel et qu'il demandait à voir M^{lle} Damora et M. Nanterre immédiatement.

Pierre et Lucia se rendirent auprès du blessé en courant.

En les voyant, il prit la main de Pierre et dit : « Pardonne-moi. Je vais mourir, je le sens, je n'en ai pas pour longtemps et je dois me hâter de réparer le mal que j'ai fait, prends vite une plume et écris ce que je vais te dire. »

Pierre obéit.

Julien fit d'abord une restitution de l'argent volé à la banque, puis de sa main qui défaillait déjà, il signa une déclaration où il reconnaissait avoir tué le paysan de Saint-Caprice et proclamait l'innocence de Clément Damor, injustement soupçonné.

S'adressant à Pierre, il lui dit de sa voix mourante :

« Tu as eu raison de rester honnête ; vois, je n'ai pas

été heureux avec l'argent volé ; on ne peut pas l'être avec une conscience troublée par le remords. »

Un inconnu qui meurt, dans une grande ville, ne laisse pas plus de trace que le petit caillou qu'on jette dans la rivière ; la foule, comme les eaux, comble le vide en se refermant.

Pierre et Lucia furent seuls à accompagner la dépouille mortelle de Julien.

Quelques jours plus tard, les journaux canadiens publiaient la nouvelle d'une restitution tardive de l'argent volé, sept ans auparavant, à la banque de Saint-Caprice. On ajoutait que l'auteur de cette restitution avait aussi, avant de mourir, reconnu être l'assassin du paysan, trouvé mort dans le bois, le lendemain du vol. Ce pauvre homme s'étant trouvé à traverser le bois, au moment où le voleur était occupé à cacher le fruit de son vol, il avait craint d'être reconnu et dénoncé et n'avait pas reculé devant un nouveau crime.

On ne divulgua pas le nom du scélérat.

La semaine suivante, une revue musicale annonçait que la grande cantatrice, Lucia Damora, qui de son vrai nom était Lucie Damor, une Canadienne-française, fille de Clément Damor, de Saint-Caprice, venait d'épouser en Californie, l'un de ses compatriotes, Pierre Nanterre.

La Canadienne, janvier 1922.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.